

PARANOÏA

REVUE DE PRESSE



CULTURE

NUMÉRIQUE
La 18^e édition du festival de Créteil questionne dans son expo l'essor des technologies.

Par **MARIE LECHNER**

Vivons-nous un nouvel âge d'or de la paranoïa ? Le festival d'art numérique Exit, d'ordinaire plus insouciant, présente à la Maison des arts de Créteil vingt-cinq œuvres questionnant notre monde au bord de la crise de nerfs, où tout s'accélère, la science, les technologies, la vitesse de l'information et le cours de l'histoire, créant un sentiment diffus d'insécurité. L'exposition «Paranoïa» est un grand fourre-tout qui recense les peurs actuelles : paysages postapocalyptiques, manipulations génétiques, cyborgisation du vivant, virtualisation des conflits et surveillance généralisée.

Loïn de céder à la panique, les artistes détournent ces yeux intrusifs dans des dispositifs souvent drôles ou poétiques. Dès l'entrée, le visiteur est scruté par une caméra et son faciès, sondé par un logiciel d'analyse biométrique, est associé à celui d'un des 250 portraits stockés dans la base de données. En guise de criminels, des personnalités ayant forgé notre culture contemporaine, dont le point commun est le non-conformisme : de Pasolini à Assange, de Steve O à Gainsbourg. Le genre de profil qu'une machine aurait vite fait de classer déviant. «L'époque est schizo, dit son auteur, le Néerlandais Marnix de Nijs, les gouvernements contrôlent de plus en plus le réseau, chacun s'exhibe sur Facebook. Toutes ces informations personnelles (santé, transactions, navigation...), seront un jour interconnectées. Des algorithmes seront capables de traquer les anomalies, de repérer ceux qui n'auront pas le comportement qui sied dans une société de contrôle.»

«**FLOU.** Un sujet abordé dès 2001 dans le jeu de vidéosurveillance narquois de Martin Le Chevallier *Vigilance 1.0*, qui incite à dénoncer les citoyens indéliques. Le rideau motorisé de Niklas Roy met en lumière de manière humoristique les contradictions liées à la vie privée. Couissant le long d'une baie vitrée, le voile s'interpose systématiquement entre le passant qu'il suit



Exit explore la «Paranoïa»

pour protéger l'intimité de l'habitant, mais produit l'effet inverse, en attirant l'attention.

Le chaos du monde extérieur se déverse en flux continu dans l'antre tortueux de la Maison des arts. Le triptyque vidéo de Ryoichi Kurokawa, en collaboration avec le reporter Daniel Demoustier, distord l'imagerie de guerre sensationnaliste en se concentrant sur les paysages dévastés. Au bar, un panneau lumineux déroule sans fin les actualités puisées dans les fils RSS des quotidiens, mais conjuguées au futur : «L'épidémie de grippe va s'arrêter - Japon : un violent séisme va provoquer un tsunami majeur...» «Avec Time Slip, j'ai voulu créer une sorte de flou temporel, annihiler la puissance du futur et créer une zone de paix, dit Antoine Schmitt. On stresse moins quand on sait que l'avenir est déjà écrit...» Le monde paranoïaque de K. Dick ou les dystopies cyberpunks des années 80 irriguent un certain nombre d'œuvres, comme *Nixie Mixie Ma-*

trix, système de communication fait d'un enchevêtrement de néons qui s'illuminent pour afficher des suites de lettres, réponses aux messages des visiteurs envoyés via SMS ou Twitter. La machine les génère automatiquement à partir de requêtes sur les moteurs de re-

cherche, l'oracle Google ayant réponse à tout. Plus on s'enfonce dans le parcours, plus il prend un tour cosmique, avec le dodécaèdre rayonnant et bourdonnant de Felix Luque Sanchez, entité technologique mystérieuse alien qui réagit à la présence

CHATONSKY, MONOLITHE À RÉACTIONS

En s'approchant du monolithe haut de 2 mètres, tombe symbolique des médias de masse, on entend une voix de synthèse dont le ton monocorde contraste avec la violence des propos. Soliloque qui énonce en continu les commentaires postés par les lecteurs de Libération.fr. Une manière poétique de matérialiser le bruit de fond participatif de la Toile où se télescopent insultes, affirmations, opinions. «Quel que soit le sujet abordé, c'est toujours la même langue, celle d'une relation paranoïaque au monde, estime l'artiste, Grégory Chatonsky. Le commentaire, objet un peu obscur, c'est l'injonction donnée de s'exprimer à l'ère du Web 2.0. Mais donner la voix à tous, est-ce meilleur ou moins bon pour la démocratie ?»

du public, ou ce monolithe bruisant calqué sur celui de 2001, *l'Odysée de l'espace* de Grégory Chatonsky (lire ci-dessous), ou encore cette onirique reconstitution d'une supernova, enfermée dans une boîte telle une miniature, qui permet de voir, sur une échelle de dix minutes, un phénomène rare qui dure 100 000 ans, entre l'explosion et l'agonie de l'étoile.

«**PURETÉ.** Mais c'est une plante anodine, pas même sous cloche, qui synthétise à elle seule les vertiges du futur. A l'œil nu, rien ne permet de déceler l'originalité du pétunia d'Eduardo Kac, qui cache son artificialité. Pourtant dans les nervures rouges de la fleur s'exprime l'ADN du sang de l'artiste. Avec ce «plantimal» transgénique qu'il a mis six ans à développer, Kac veut sensibiliser à la contiguïté entre les espèces, «créer un espace de rencontre le plus intime possible entre deux êtres. Cette pureté, cette soi-disant séparation entre les êtres vivants est illusoire». D'après le bioartiste brésilien, également exposé en ce moment au Centre des arts d'Enghien-les-Bains, «pour la nouvelle génération, manipuler les gènes sera aussi commun que de jongler avec les bits d'information.»

PARANOÏA Maison des arts de Créteil (94). Jusqu'au 20 mars, puis à Via Maubeuge (du 24 mars au 3 avril) et à Lille (du 13 avril au 14 août). Rens. : 01 45 13 19 19 ou www.macreteil.com

 SUR LIBÉ.FR

En direct, l'œuvre de Grégory Chatonsky jusqu'à dimanche.

Ces expositions qui mêlent art et technique

A Lille, « Paranoïa » s'imprègne de biotechnologie et de robotique. Un phénomène en vogue

Eduardo Kac est un artiste capable de faire couler de l'ADN d'un être humain dans les veines d'un pétunia. Pas moins. Il y a quelques années, Le même Kac s'est rendu célèbre en engendrant un lapin fluo. Voilà le genre de projets que l'on pourra voir, à partir du 13 avril, dans l'ancienne gare Saint-Sauveur, à Lille. Des œuvres liées aux biotechnologies, à la robotique, l'ultranumérique : couveuses de bébés extraterrestres, explosion tridimensionnelle de supernova en camera obscura, dodécaèdre ésotérique, mise en communication lumineuse avec des poissons aveugles, sculptures vidéocinétiques...

L'exposition, présentée dans la halle de la gare, est intitulée « Paranoïa ». On est loin du Musée des beaux-arts ou des tableaux au mur. S'il fallait trouver une référence, ce serait l'artiste coréen Nam June Paik, le premier, dans les années 1960, à jouer à fond les technologies, à exposer des écrans de télévision, à triturer des bandes vidéo.

Il est à parier que ces expositions « mutantes », contaminées par les sciences et techniques, les écrans et robots, vont se développer : elles sont dans l'air du temps, elles attirent un public large et jeune qui ne va pas obligatoirement au musée.

Didier Fusillier, grand ordonnateur de la politique culturelle lilloise, au côté de la maire Martine Aubry, est un concepteur d'événements plus proche du spectacle que de l'exposition. « Paranoïa », c'est lui. On lui doit encore, durant l'été 2010, dans la même gare Saint-

Elles attirent un public qui ne va pas obligatoirement au musée

Sauveur, « Dancing Machine », qui instaurait un « dialogue entre l'homme et la machine ». 120 000 visiteurs en trois mois.

Didier Fusillier fonctionne lui aussi en réseau. Outre son travail à Lille, il dirige la Maison des arts de Créteil et le Théâtre du Manège, à Maubeuge – certaines installations de la gare Saint-Sauveur ont été présentées durant l'hiver 2010. Ses projets voyagent à Monaco, Shanghai ou Saint-Nazaire.

Cet art 3.0 est déjà bien installé ailleurs dans le monde. Le Japon est en pointe. En Europe, plusieurs centres d'art et musées le défendent. Et d'abord le ZKM de Karlsruhe, haut lieu du jeu vidéo, dont le



Les installations interactives de Christian Zwanikken agrègent le vivant et la machine. DR

directeur a déclaré que « Nam June Paik est aussi célèbre que Mickey Mouse ». Ajoutons Ars Electronica à Linz, en Autriche, le V2 Lab de Rotterdam, le festival Transmediale à Berlin et, aux Etats-Unis, The Kitchen à New York et CalArts à Los Angeles.

La France ? Elle est longtemps restée peu sensible à ces alliages entre esthétique et high-tech. « Aucun critique d'art ne se penche sur ce genre d'exposition, analyse Didier Fusillier. Sans doute parce qu'ils n'ont pas les références pour les penser. » Nombre de critiques rétorquent que ces œuvres sont spectaculaires, d'une grande complexité technique, mais ne signifient pas grand-chose et manquent de contenu.

Ce qui fait dire à Fusillier : « Il est vrai que, dans l'exposition, on reconnaît tout de suite les artistes français. Ils ont beaucoup plus de distance, de second degré. » Ce que confirme l'un d'eux, Martin Le Chevallier : « Je comprends qu'on ait envie d'explorer ces territoires nouveaux. Ce qui me paraît étrange, c'est de partir de la technique pour faire l'œuvre, alors que j'ai plutôt envie de servir un propos. »

À écouter Didier Fusillier, les « technocartistes » semblent nourris d'autres obsessions. « Les logiciels communiquent entre eux pour créer eux-mêmes sons et images. Cela donne naissance à des œuvres qui bouleversent complètement notre perception de l'espace. » Et de raconter comment le tremblement de terre et le tsuna-

mi au Japon ont modifié la perception des œuvres qui étaient à Créteil, et qui arrivent à Lille. « Beaucoup de ces installations se révèlent véritablement sismiques. »

Reste que la France serait secouée à son tour par les tentatives hybrides. Depuis 2001, Le Cube fait figure de précurseur à Issy-les-Moulineaux. A Paris, la toute nou-

velle Gaité-Lyrique se promet, elle aussi, de défendre les œuvres du troisième type. Même le classique Musée Granet, à Aix-en-Provence, s'est ouvert récemment à une installation numérique de plusieurs centaines de mètres carrés.

Elue capitale régionale de la culture en 2011, Béthune, voisine de Lille, vient d'ouvrir sa saison en

fanfare avec « Matière-Lumière », grand raout électro-robot-esthétique. Et durant l'été, Béthune présentera « Transformer », une exposition mutante, avec des machines inquiétantes...

Richard Castelli, qui a monté des projets à Berlin ou à Shanghai, a conçu « Matière-Lumière ». Il définit l'enjeu : « Il y a eu partout un engouement pour les nouveaux médias à la fin des années 1990, gâché par un art conceptuel tardif qui a verolé ces nouvelles technologies. Leurs acteurs mêmes contribuent à ghettoïser ces formes : c'est si confortable de rester entre soi. Aujourd'hui, je n'ai qu'un but : que cet art évolue dans le même milieu que l'art contemporain. Rappeler que la technologie doit être un outil de l'expression artistique, marteler l'importance du contenu – on peut en dire autant de 90 % de l'art contemporain. » Bref, réconcilier les enfants de Duchamp et ceux de Nam June Paik. ■

Emmanuelle Lequeux

« Paranoïa ». Gare Saint-Sauveur, boulevard Jean-Baptiste-Lebas, Lille (59). Tél. : 03-28-52-30-00. Du mercredi au dimanche de 11 h 30 à 19 heures. Entrée libre. Du 13 avril au 15 août. Lille3000.com.

« Matière-lumière ». Festival sur trois lieux de Béthune : Grand-Place ; Le Garage, au 169, boulevard Raymond-Poincaré ; Le 360, avenue du Maréchal-Juin. Entrée libre. Jusqu'au 31 mai.

Robots et ordinateurs ne visent pas le grand public

LES AFICIONADOS de l'art contemporain n'étant pas les premiers visés par les expositions high-tech, s'agit-il pour Lille de toucher un public plus large et populaire ? « Il est sûr que les préados, nés avec un ordinateur, sont fascinés par ce genre d'œuvres, qu'ils trouvent toutes naturelles. Cela reste plus difficile pour les autres, même les jeunes de 20 ans. Mais nous ne visons pas une audience particulière, rétorque Didier Fusillier. Nous avons bien sûr le désir d'attirer un public nombreux – 620 000 personnes sont venues l'année passée voir nos manifestations –, mais nous ne faisons pas la programmation pour eux. Sinon nous ne montrerions jamais des collections qui sont assez dures comme celle de Pinault ou celle du Fonds national

d'art contemporain (FNAC). »

Très imprégné par les analyses du sociologue Pierre Bourdieu, Didier Fusillier se dit persuadé qu'il s'agit avant tout « d'aider les gens à oser franchir la porte : tout est ensuite question d'alchimie du lieu ». Il prend pour exemple ces chambres d'hôtel que les badauds peuvent louer, quinze minutes ou une heure, dans des espaces réservés de la gare Saint-Sauveur (en gardant les portes ouvertes) : « Tout est plein pour les trois prochains mois : en privatisant ce petit élément d'un espace public, les gens se sentent chez eux. Conséquence : ils respectent tout l'espace d'exposition, et se l'approprient. Ce qui leur permet de s'affronter en toute aisance aux œuvres présentées. » ■

E. Le.

Hiroaki Umeda, le danseur électronique

Un tourbillon de pixels s'incruste sur le corps du Japonais. A découvrir à Maubeuge

Danse

Un arbre de Noël, une guirlande lumineuse mobile, un mutant intersidéral, et quoi encore ! Cette créature crépitante qui surgit de l'obscurité est le danseur et chorégraphe japonais Hiroaki Umeda, dans sa nouvelle pièce *Holistic Strata*. Quelques secondes pour une déflagration sonore sèche comme un coup de feu, et il explose, tapissant le plateau entier d'une myriade de flocons blancs. Embarquement immédiat pour trente minutes d'une tempête virtuelle.

Holistic Strata, créé le 10 mars à la Maison des arts de Créteil, part en tournée en France. Au vu du succès, il risque fort de connaître la même longévité que les autres solos d'Umeda, comme *Haptic* (2008) ou *Adapting for Distorsion* (2008), encore programmés en France et à l'étranger.

Figure de l'avant-garde japonaise, Hiroaki Umeda, 34 ans, par ailleurs compositeur et vidéaste passé par des études de photographie à Tokyo, fait grimper les enchères des avancées choré-numériques depuis la création de sa compagnie en 2000. Il travaille généralement en solo. Depuis ses expérimentations sur son ordinateur, où il trafique images et sons jusqu'au spectacle, il est un vivant paratonnerre au sein d'une tourmente visuelle et musicale.

Quel bond que celui opéré par Umeda depuis sa première apparition dans *While Going to a Condition* (2002). Toujours au centre du plateau, en pantalon et tee-shirt noirs, fort peu mobile – quelques ondulations hip-hop et autres spasmes –, il apparaissait zébré de lignes, rayures, sinusoides, soudain irradié de lumières aveuglantes au diapason de sons



« Holistic strata », d'Hiroaki Umeda. FABIENNE RAPPENEAU/WIKISPECTACLE

électroniques crépitants.

Avec *Holistic Strata*, Umeda est devenu un homme-écran, un danseur-paysage, au risque d'être happé par ce tourbillon de pixels, de s'y dissoudre pour devenir matière numérique. Etendue aux dimensions de la scène, sa peau électronique, curieusement animale parfois, s'incruste comme une pure vibration visuelle. Sur des irrutions sonores stridentes, ce danseur semble être le héros et la victime d'une guerre des étoiles.

Boule de neige à l'ancienne

La sensation presque douloureuse d'assister au matraquage d'un homme par un jet implacable de projections lumineuses (rien

moins que quatre vidéoprojecteurs) aux rythmes conflictuels, rend curieusement palpables le travail et la performance d'Umeda. Derrière son calme apparent, le visage se métamorphose en masque, le corps est sous tension comme une cible transpercée.

Parallèlement à la pièce, le spectateur peut faire l'expérience de ce bain électronique apparemment inoffensif dans une installation spécialement conçue par Umeda. Présentée dans le cadre de l'exposition « Paranoïa », observatoire passionnant des multiples torsions autour des thèmes de la guerre, de la manipulation et des peurs contemporaines, cette boîte réactive les principes de son spectacle

comme si l'on était dans une de ces boules de neige à l'ancienne. Sauf que l'impact des pixels distille une charge nerveuse très particulière. *Holistic Strata* a exigé cinq semaines de recherche. Il a bénéficié en janvier 2010 d'une semaine de résidence dans le cadre du studio vidéo du Manège, à Maubeuge. ■

Rosita Boisseau

« Holistic Strata », d'Hiroaki Umeda. Festival Via, Manège, Maubeuge (Nord). Le 1^{er} avril, à 16 heures. Tél. : 03-27-65-65-40. De 8 à 11 €. Maison de la musique, Nanterre (92), le 28 mai, à 20 h 30.

« Paranoïa ». Espace Sculfort, avenue Jean-Jaurès, Maubeuge. Jusqu'au 3 avril. 3 €.

« Exit » ou les mille entrées d'un rêve enchanté

FESTIVAL À Créteil, Didier Fusillier réussit une fois de plus à réunir miraculeusement un large public avec une exposition ludique et des spectacles de grande qualité.

ARMELLE HÉLIOT

Un portique est planté à l'entrée de la Maison des arts de Créteil qui rougeoit dans la nuit humide. Passez dessous et vous saurez à qui vous ressemblez, chacun ici trouve son double... son double nocturne : 150 visages sont présélectionnés dans la base de *Physiognomic scrutinizer* du Néerlandais Marnix De Nijs et ces visages sont ceux de criminels... Telle est la première des installations de l'exposition qui, sous l'intitulé de *Paranoia*, réunit quelques-uns des jeunes artistes les plus prometteurs de la scène, des arts numériques et de la vidéo.

Avec Charles Carcopino, Didier Fusillier, directeur de la Maison des arts de Créteil (MAC) et initiateur du festival « Exit », a misé sur la beauté, l'innovation, la magie. Ici, on va de surprise en surprise dans une atmosphère chaleureuse qui brasse toutes les générations et toutes les classes sociales. L'une des pièces qui fascine le plus est l'*Holistic strata installation* de Hiroaki Umeda. Danseur, il donne aussi, sous le même

titre, un spectacle qui nous arrache aux pesanteurs du réel. Une vingtaine de gestes artistiques plus originaux les uns que les autres sont à découvrir au fil d'un parcours libre. Citons Gregory Chatonsky, Félicie d'Estienne d'Orves, Bertrand Lamarche.

Exercices périlleux

L'autre volet important du festival, ce sont les créations de théâtre. Cette année, c'est le Toneelgroep d'Amsterdam avec, à sa tête, l'un des plus grands des metteurs en scène européens, Ivo von Hove, qui revient avec une sidérante version dramatique de *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman. Pour ce grand moment, on part également en voyage. Trois groupes de spectateurs passent, selon un ordre différent, dans trois espaces aménagés dans les dessous de la maison de la culture, dans les coulisses du grand plateau.

Les comédiens, rompus aux exercices de jeu les plus périlleux, sont au milieu du public, installé sur des chaises, des banquettes et même des lits, déchiffrant sans difficulté d'excellents



L'*Holistic strata installation*, de Hiroaki Umeda, nous arrache aux pesanteurs du réel.

SIMONE WEDEL

surtitres. Ils sont neuf acteurs en tout, mais six d'entre eux sont engagés trois heures quarante durant (y compris un entracte de 25 minutes), un long temps qui passe comme un souffle. Histoires de disputes et d'amour, de fidélité et de trahison, Johan et Marianne aux trois âges de leur vie, de jeunesse à maturité. À la fin, tout le monde est

réuni sur le plateau de la grande salle vide, public et artistes. Et Johan peut danser, danser comme en songe tandis que Marianne s'est endormie, apaisée... ■

Maison des arts de Créteil. Jusqu'au 20 mars. Exposition, danse, vidéo, théâtre, performance (Castelbajac les 18 et 19 mars). Tel : 01 45 13 19 19 et www.macreteil.com

Exit

Emotions fortes

A la Maison des arts de Créteil (01 45 13 19 19), jusqu'au 20 mars.



Installation du chorégraphe Hiroaki Umeda dans l'expo Paranoïa.

Pas
de
baisse
de

ÉCRIT PAR

**Philippe
CHEVILLEY**

Chef de Service



SES 3 DERNIERS ARTICLES

14/03 | 07:00

Poèmes d'Amérique

11/03 | 07:00

Le théâtre des sens de Joël Pommerat

10/03 | 07:00

Fantômes de famille

TOUS SES ARTICLES >

régime pour le festival international Exit, qui chaque année à Créteil explore avec acuité les nouvelles tendances des arts et du spectacle vivant. Didier Fusillier, patron de la Maison des arts, a fait fort en ouvrant cette édition 2011 par un des plus

beaux spectacles de l'année : « **Scènes de la vie conjugale** », l'adaptation théâtrale du film d'Ingmar Bergman par **Ivo van Hove**. Le metteur en scène néerlandais est devenu un spécialiste du genre (« Cris et Chuchotements » du même Bergman en 2009, « Opening Night » de Cassavetes en 2007). Avec lui, l'image devient chair et âme crues, dans des dispositifs impressionnants qui exposent les codes du théâtre.

Pour cette « atomisation » du mariage et de la vie de couple - qui avait tenu en haleine les Suédois dans les années 1970 (d'abord à la télé, puis au ciné) au point de provoquer des divorces ! -, Van Hove a choisi de démultiplier l'action. Le couple est joué par trois duos de comédiens d'âges différents. Les spectateurs sont conviés dans leur salon et leur chambre à coucher, sur la grande scène du théâtre. Répartis dans trois espaces, ils passent de l'un à l'autre pour vivre des moments clefs de la vie du couple : premiers orages, scènes de ménage, jusqu'à la séparation.

Dans une seconde partie, les cloisons sont levées et le public rassemblé autour du plateau, assiste aux retrouvailles tumultueuses, au divorce et à l'épilogue doux-amer, joué par les trois couples à la fois. Chœurs furieux ou duos mezzo voce, bagarre générale ou tendres confessions, la maîtrise des comédiens est exceptionnelle. Nous ne savons plus très bien si nous sommes les témoins, les amis ou les voyeurs de ces hommes et de ces femmes qui nous ressemblent tellement. Acteurs, spectateurs, les frontières tombent. Van Hove invente un théâtre de l'osmose, transmettant un peu de son ADN et celui de sa troupe magnifique au public en extase.

C'est son ADN - au sens propre - que l'artiste brésilien Eduardo Kac a « greffé » sur un pétunia, pour créer son oeuvre « Natural History of the Enigma ». Ce monstre conceptuel baptisé « Edunia » est un des fleurons de l'expo futuriste **Paranoïa**, qui a investi la Maison des arts, tel un « alien » malin. Un monolithe aux décharges lumineuses aléatoires ; l'explosion d'une étoile ; les soubresauts d'un terrain toxique ; un son et lumière orchestré par des poissons... le beau, le bizarre sont au détour de chaque recoin du théâtre. Jusqu'à l'effroi : ainsi de ces « Serious Games », de Harun Farocki, qui montre en vidéo le traitement post-traumatique des vétérans de guerre américains ; ou encore de ces « genpets », foetus mi-robots mi-humains sous plastique. Un voyage sidéral et sidérant dans les angoisses d'une Terre folle.

Danse high-tech

Dans les sept jours qui viennent, Exit nous offrira de la danse high-tech - après le Japonais **Hiroaki Umeda** et son univers cosmique, la compagnie **TRASH**, la bien-nommée, et **Wayne McGregor** (les 14 et 15) -, du théâtre SF avec « Bellona, Destroyer of Cities » de l'Américain **Jay Scheib** (du 17 au 19). Et, pour finir en beauté, un spectacle musical « arty », « **Ceremony** », hommage à l'artiste Robert Malaval concocté par **Charles de Castelbajac** et **Nouvelle Vague**, le groupe français indé-bossa. Les émotions fortes vous attendent à Exit... vous n'aurez pas envie de trouver la sortie.

PHILIPPE CHEVILLEY, Les Echos

Exposition / « Paranoïa » à l'Espace Sculfort de Maubeuge

Entre peur et poésie, l'obsession sécuritaire détournée

C'est une petite mâchoire anodine, presque sympathique, accrochée à un mur de l'Espace Sculfort. Juste une mâchoire avec les gencives bien roses et les dents bien blanches. Mais si vous l'approchez, elle se met à mordre et si vous tentez de la fermer, elle s'énerve sérieusement...

Une collaboration entre artistes et spécialistes de l'électronique a permis de créer cette œuvre ainsi qu'une autre intitulée *Expended eye*. Dans celle-ci, on voit notre propre œil se multiplier à chaque clignement et nous regarder tout en créant une mosaïque fascinante.

Ces deux œuvres mi-artistiques mi-technologiques font partie de la passionnante exposition présentée dans le cadre du festival Via à Maubeuge. Chaque année, on y découvre des collaborations entre artistes, scientifiques, ingénieurs, informaticiens, donnant naissance à des univers étranges, poétiques, drôles ou effrayants.

Cette année, le thème de la paranoïa semble s'être imposé naturellement. On a rarement vécu dans une société aussi obsédée par la sécurité et, en même temps, aussi inquiète de se savoir constamment observée. Niklas Roy en fait une œuvre légère et amusante. Un rideau blanc suspendu à une fenêtre suit le moindre de nos mouvements, empêchant, en théorie, de voir ce qui se passe derrière celui-ci. Mais cet interdit et les mouvements du rideau entraînent évidemment un regain d'intérêt de la part du visiteur.

Plus loin, un écran annonce en temps réel ce qui se passe dans la salle où l'on pénètre : « *Quelqu'un vient d'entrer. Il s'arrête. Il observe. Une deuxième personne est entrée...* » Captés par la caméra, nos mouvements sont instantanément traduits en mots imprimés. Par-



HIROAKI UMEDA invite le public à pénétrer dans un espace constellés de points blancs en mouvement : une tempête de neige qui brouille les sens et donne le vertige. © GREGORY BOHNENBLUST.

tout dans les différentes œuvres, des caméras, des capteurs, des logiciels transforment les mouvements en sons, en couleurs, en images.

Si certains jouent la carte de la peur, d'autres vont vers la poésie pure comme Grégory Lasserre et Anaïs Met Den Ancxt qui invitent à effleurer des doigts de petites vasques d'eau, celle-ci agissant comme un conducteur d'énergie qui va ensuite générer des formes de couleurs. Plus étonnant encore, *Supernova* de Félicie d'Estienne d'Orves reconstitue dans un caisson l'explosion de la Supernova Cassiopee. Un phénomène de plusieurs

dizaines de milliers d'années résumé ici en dix minutes magiques. Utilisant les moyens de surveillance les plus sophistiqués pour mieux les détourner, bon nombre d'artistes transforment ainsi la paranoïa en poésie. Une performance qui vaut à elle seule toutes les technologies. ■ JEAN-MARIE WYNANTS

Jusqu'au dimanche 3 avril à l'Espace Sculfort, avenue Jean Jaurès, route de Valenciennes, Maubeuge. Infos : 0033365.65.40, www.lemanege.com.

Du 13 avril au 14 août, dans le cadre de Lille 3000, à la gare Saint-Sauveur, boulevard Jean-Baptiste Lebas, Lille. Infos : 00-333-28.52.30.00, www.lille3000.com.

ET AUSSI

Un festival très excitant

«Exit»

Tourné vers les formes artistiques hybrides, le festival «Exit» accueille cette année une exposition intitulée «Paranoïa», déployant un univers de science-fiction archi-sécuritaire, sorte d'hypertrophie de l'époque que nous vivons. Dans ce monde, Ken Rinaldo et ses «Paparazzi Bots», trois robots à échelle et vitesse de déplacement humaines, sont dotés de capteurs sensoriels, ils vous flashent, balancent votre photo sur le Net et vous offrent un moment de célébrité. Avec l'installation *Immersion* d'Harun Farocki, on observe la façon dont la réalité virtuelle et les jeux sont utilisés pour recruter et entraîner les soldats américains puis leur administrer des traitements post-traumatiques. Autre proposition, celle de Martin Le Chevallier. Dans *Vigilance 1.0*, il place face à plusieurs écrans un joueur-délateur, lequel doit signaler la moindre infraction... La réalité reprendra ses droits lors de *Ceremony*, soirée menée par le créateur Jean-Charles de Castelbajac en compagnie des musiciens de Nouvelle Vague, en hommage au peintre Robert Malaval. Enfin, avec le Néerlandais Ivo van Hove, metteur en scène aigü qui emmène son adaptation des *Scènes de la vie conjugale* d'Ingmar Bergman, le public se déplacera à chaque séquence pour voir un nouveau duo d'acteurs interpréter le couple qui se disloque.

➤ Du 10 au 20 mars à la Maison des Arts • Place Salvador Allende 94000 Créteil • 01 45 13 19 19 • maccrteil.com

➤ «Paranoïa» du 24 mars au 3 avril dans le cadre du festival VIA à Maubeuge • 03 27 65 65 40 • www.lemage.com et du 13 avril au 14 août dans le cadre du festival de lille3000 03 28 52 30 00 • www.lille3000.com



Ceremony, mise en scène par Jean-Charles de Castelbajac avec le groupe Nouvelle Vague

Juin - Juillet - Août 2011

Une rubrique du site le collectif (<http://lecollectif.orange.fr>)

Devenirs numériques

Devenirs numériques est une rubrique réalisée et signée par le collectif, le site de discussion d'Orange dédié à la vie numérique. Son propos est de contribuer aux réflexions des numéros spéciaux de MCD.

3 Merveilles de sons & lumières

Ryoichi Kurokawa

Quand l'actualité se transforme en tableaux de pixels sensibles...

Cet artiste japonais, qui partage sa vie entre Osaka et Berlin, constitue la révélation de cette nouvelle vague numérique que l'on désigne depuis quelques courtes années sous le terme de génération A/V (pour audio/vidéo). Kurokawa excelle en effet autant dans une pratique visuelle, que musicale ou sonore, qu'il synthétise sous la forme de spectaculaires concerts audiovisuels ou de très belles installations, à l'image de *Ground*, exposée à Lille. Dans cette œuvre composée de trois écrans et d'une bande-son subtilement spatialisée, le Japonais travaille à partir de photographies issues des archives d'un reporter de guerre, le Belge Daniel Demoustier. À l'aide de procédés numériques, Kurokawa décompose ces images empreintes d'une grande émotion, dans lesquelles on reconnaît des scènes caractéristiques des conflits du Moyen-Orient ou de l'ancienne Yougoslavie. Peu à peu, ces visages d'enfants, ces silhouettes de réfugiés ou ces paysages de ruines s'animent avec lenteur, acquièrent une qualité picturale qui semble les figer pour l'éternité, avant de s'évanouir dans un déluge graphique de pixels, d'abscisses et d'ordonnées. Une œuvre magistrale, qui initie une réflexion dynamique sur le devenir et l'origine des images qui envahissent nos petits comme nos grands écrans.

Ground, installation audiovisuelle, jusqu'au 14 août à la Gare Saint Sauveur de Lille dans le cadre de l'exposition [Paranoïa](#)

Octfalls, installation audiovisuelle inédite, du 4 juin au 27 novembre 2011 à l'Arsenal Novissimo, à l'occasion de la 54e Biennale de Venise.



Dans *Ground* Ryoichi Kurokawa décompose les images du reporter de guerre, Daniel Demoustier.

PARANOÏA IMMERSIVE

L'ART NUMÉRIQUE PRENDRAIT-IL PLAISIR À JOUER DE SES EFFETS PSYCHOLOGIQUES SUR LE SPECTATEUR ? « PARANOÏA » ET KURT HENTSCHLÄGER DISENT OUI !

PAR
LAURENT CATALA
PHOTO DR



© ISABELLE DUBÉ

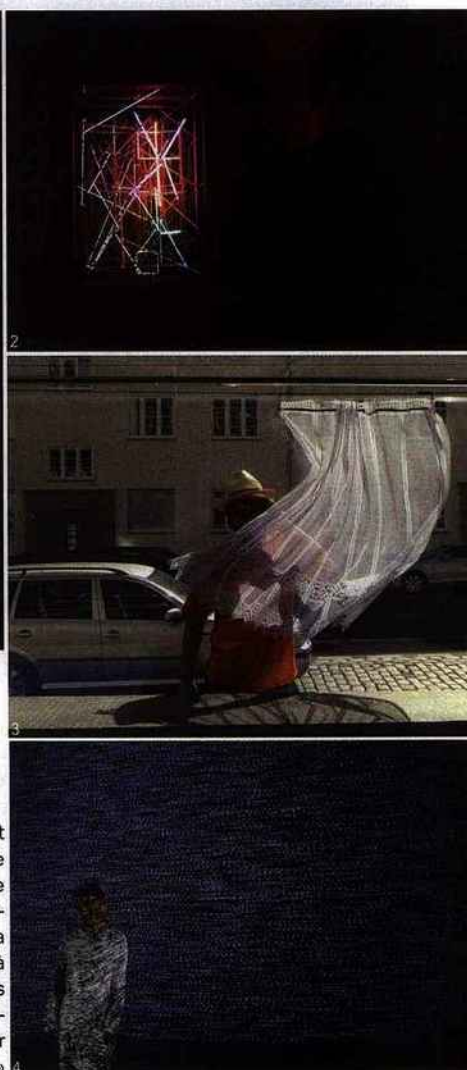
- 1- KURT HENTSCHLÄGER
- 2- BORIS PETROVSKY, THE-NIXIE-MIXIE-MATRIX
- 3- NIKLAS ROY MLPOP, MY-LITTLE-PIECE-OF-PRIVACY
- 4- HIROAKI UMEDA, HOLISTIC STRATA INSTALLATION

À l'écran, un soldat américain revit une scène d'attentat traumatisante en Afghanistan. Visiblement ému par la situation, au bord de la nausée, il se laisse cependant aller à un parcours virtuel, lunettes 3D sur les yeux, dans un décor de jeu vidéo recréant l'environnement urbain au moment de l'attaque kamikaze. Un processus psychologique qui relie avec un impact saisissant une approche thérapeutique et une esthétique graphique habituellement plutôt destinée à des usages ludiques ou artistiques.

À l'image de l'installation vidéo « Serious Games » de Harun Farocki, les arts numériques s'intéressent de plus en plus aux manifestations psychologiques et à leurs incidences sur un public invité à s'immerger dans les œuvres, à en partager la dimension mentale et les conséquences physiques qu'elles peuvent induire. Déjà présentée lors des festivals Exit et

Via, l'exposition « Paranoïa », qui vient de s'installer jusqu'au 15 août à la gare Saint Sauveur de Lille - dans le cadre de Lille3000 -, est le symbole de cette implication croissante du spectateur dans la perception d'installations audiovisuelles à haute dose sensitive. Dès son arrivée dans le long bâtiment de briques aux résonances industrielles, celui-ci est invité à passer au filtre du « Physiognomic Scrutinizer » de Marnix de Nijs, un portique inspiré des barrières de sécurité d'aéroport où un logiciel sonde les traits du visage du visiteur pour les faire correspondre avec ceux d'un personnage célèbre, criminel ou malsain.

La suite du parcours accentue ce phénomène immersif en jouant d'interactions étranges. « Le Monstre » de Laurent Perrot se libère ainsi de l'écran quand on s'approche, le monolithe noir de Grégory Chatonsky déclenche des séquences radios fantomatiques quand on le caresse



tandis que le dodécaèdre clignotant de Felix Luque Sanchez réagit au passage du visiteur dans une mise en scène de science-fiction que n'aurait pas renié le Stanley Kubrick de « 2001 : L'Odyssée de l'espace ».

D'autres pièces s'appuient davantage sur la singularité de leur dispositif comme le « EOD 02 » de Frederik de Wilde et Lab[au] qui traduit en signaux lumineux et sonores les perceptions électriques du

déplacement de poissons-communicants. D'autres encore stigmatisent une approche voyeuriste, comme l'imagerie panoptique de vidéo surveillance du cosmos de Pascal Dufaux, le « Haptic » du chorégraphe Hiroaki Umeda, qui invite le spectateur à jouer les yeux fermés avec des surimpressions visuelles déstabilisantes, ou le triptyque filmique de Ryoichi Kurokawa, « Ground », replaçant des images de guerres, de soldats et d'exode dans des contrastes ralentis et pixelisés surprenants. Climax sonore de l'exposition, la pièce « Filmachine » conçue par les artistes japonais Keiichiro Shibuya et Takashi Ikegami, invite le public à pénétrer une installation sonore et lumineuse en trois dimensions où les ambiances se font de plus en plus radicales, dans une tentative ultime de nous faire perdre nos repères naturels de perception de notre propre corps.

AUX LIMITES DE LA RÉSISTANCE PHYSIQUE

Au-delà de cette pièce, et en dépit de la qualité des œuvres proposées, une ombre absente plane sur l'exposition. Celle de l'artiste autrichien Kurt Hentschläger, sans doute celui qui a été le plus loin dans cette idée de sublimation du sentiment de malaise et de paranoïa dans le domaine des installations numériques immersives. L'artiste a conçu depuis les années 90 une série de pièces plus radicales les unes que les autres, qu'il s'agisse de « Modell 5 » ou de « Noisegate », mise en scène sonore de visages tordus et de bruits virulents, ou de « POL », visualisation traumatique de boucles audiovisuelles de la chanteuse Diamanda Galas.

Mais sa pièce la plus forte est incontestablement « Feed ». Une expérience repoussant les limites de la résistance physique et de la perception humaine que le festival montréalais Elektra proposait à nouveau cette année à son affiche. Assis serré au milieu de la salle, le public se laisse progressivement absorber par la musique électronique lancinante qui l'enveloppe et par les images de corps flottants projetés à l'écran. Une atmosphère digressive brutalement interrompue par un nuage de fumée abondante et par des lumières stroboscopiques fusillant les quatre côtés. Assommé d'infrabasses et de fréquences dures, les sens étourdis par la confusion audiovisuelle qui s'abat sur lui, l'auditoire se replie alors sur sa conscience malmenée par cette agression subliminale tétanisante. Pour Kurt Hentschläger, « Feed » privilégie « certains aspects, comme l'immersion complète dans une masse audiovisuelle, la déstabilisation des perceptions, la sensation physique des infrabasses [qui] sont là pour créer un état de conscience, où chacun peut se sentir en même temps agité et calme. »

Incontestablement, l'expérience artistique fait ici écho à une autre expérience, plus psychotrope. « Les questions autour des capacités de perception humaines, qu'elles soient extérieures ou intérieures, qu'elles soient réelles, rêvées ou fantasmées, me fascinent », explique-t-il. « La perception, ou plutôt l'interprétation de ce que nous percevons, pose les fondations de notre propre existence dans ce monde. Et les drogues psychédéliques, comme toutes celles qui interagissent avec notre cerveau, ont ceci d'effrayant qu'elles nous montrent la malléabilité de notre esprit et de notre conscience ». Qu'il vous rende paranoïaque ou qu'il vous offre une opportunité psychédélique nouvelle, l'art numérique peut en tout cas se révéler un passeur d'expériences à ne pas minimiser.

EXPOSITION « PARANOÏA »
JUSQU'AU 15 AOÛT, GARE SAINT-SAUVEUR DE LILLE
WWW.LILLE3000.EU/GARE-SAINT-SAUVEUR/PRINTEMPS-2011/
EXPOSITIONS

KURT HENTSCHLÄGER
WWW.KURTHENTSCHLAGER.COM

CONNAISSANCE DES arts

Mars 2011

ACTUALITÉS

temps forts

CRÉATION TOUS AZIMUTS À CRÉTEIL

Pointu sans être abscons, prospectif, résolument pluridisciplinaire et tourné vers les technologies numériques : le Festival Exit se distingue par la qualité de sa programmation. Côté spectacles, une adaptation de l'œuvre d'Ingmar Bergman *Scènes de la vie conjugale* par Ivo Van Hove, un spectacle de la compagnie T.R.A.S.H. à la frontière de la danse, du théâtre et de la performance, ou encore une création du Japonais Hiroaki Umeda, tout à la fois compositeur, vidéaste, interprète et chorégraphe. Côté expos, « Paranoïa » s'ouvre sur le thème de la science-fiction avec une vingtaine d'artistes internationaux, de l'Allemand Harun Farocki au Brésilien Eduardo Kac. **V. B-A.**



Sculpture vidéo cinétique #3
(©PASCAL DUFAUX).

CRÉTEIL, « EXIT 2011 »,
Maison des Arts et de
la Culture 01 45 13 19 19
www.macreteil.com
du 10 au 20 mars.

ELLE

pages Paris
Vendredi 4 mars 2011

LE BUZZ DE LA SEMAINE

L'ÉVÈNEMENT

TOUS À EXIT

Si vous êtes fans de spectacles innovants et de nouvelles technologies, courez au festival Exit pour « Paranoïa », une expo qui vous entraîne dans un monde drôle et angoissant, et, côté scène, pour « Ceremony », de Castelbajac (oui, le couturier !), et « Scènes de la vie conjugale » d'après Bergman, mis en scène par Ivo Van Hove.

■ Du 10 au 20 mars. Maison des arts de Créteil, www.macreteil.com Tél. : 01 45 13 19 19.



La Maison des Arts de Créteil a gagné une reconnaissance internationale

La Gaité Lyrique n'est pas le seul temple de l'art numérique. Un autre est sur les rails depuis longtemps déjà, avec son festival «Exit», qui ouvre ce jeudi: la Maison des Arts de Créteil, qui accueillera aussi bientôt la cérémonie des Molière.

Ecrit par

Martine ROBERT

Journaliste

Festival original, «Exit» associe toutes les disciplines culturelles aux technologies nouvelles. Il s'ouvre jeudi pour sa 21^e édition à la Maison des Arts de Créteil (MAC): au beau milieu de cet urbanisme sur dalle peu convaincant, il a su attirer les bobos parisiens et les professionnels de la culture, mais pas seulement. «Exit» tourne désormais à l'international. «"Exit" est repris de Shanghai à Sao Paulo», se félicite son instigateur, Didier Fusillier, directeur de cette scène nationale depuis 1993 et grand orchestrateur des festivités de «Lille 2004, capitale européenne de la culture» puis de ses déclinaisons biennales «Lille 3000». Soucieux de produire ce festival d'avant-garde à moindre coût, il le présentera ensuite dans le cadre de la manifestation «Via» organisée par le théâtre du Manège de Maubeuge, dont il est également directeur.

Le travail prospectif de Didier Fusillier, repéré à l'étranger, génère aujourd'hui des retombées économiques inattendues. Ainsi l'exposition «Futurotextiles», associant la science, la technologie et l'art au textile, imaginée pour «Lille 3000», a depuis sillonné le monde, avec l'appui du Clubtex qui fédère les entreprises du textile technique du Nord de la France, des élus locaux et régionaux, de l'Europe, de l'Institut français. Après Istanbul, Courtrai, Bangkok, Casablanca, Jakarta, Shanghai, elle est présentée actuellement à Barcelone avant de mettre le cap sur l'Italie!

110.000 spectateurs par an

Le haut lieu de la culture qu'est devenue la MAC, avec 5.200 abonnés et 110.000 spectateurs, une demi-douzaine de créations annuelles et le célèbre festival des films de femmes, explique probablement pourquoi, les organisateurs des Molière, décidés à jouer leur cérémonie en banlieue pour corriger leur image parisianiste, ont pensé à Créteil.

Outre une programmation théâtrale exigeante, la MAC a contribué à l'émergence de nombreux chorégraphes comme José Montalvo, Frédéric Flamand, ou Blanca Li. Elle a aussi été l'une des premières institutions à valoriser les arts de la rue. Son parti pris: s'adresser aussi à un public qui n'aime pas forcément la culture, notamment en l'éduquant via des conventions passées avec une

trentaine de collèges et lycées. Résultat: «nous sommes quasi-complets pour toute la saison jusqu'en mai», se félicite Didier Fusillier. De quoi satisfaire ses partenaires financiers. Sur un budget de 5,5 millions d'euros, un quart provient de ressources propres, le reste est apporté pour moitié par le ministère de la Culture, pour moitié par la ville de Créteil et le conseil général du Val de Marne.

Studio technologique

L'établissement accueille aussi de jeunes artistes dans un studio technologique créé depuis onze ans, centre de production et de diffusion d'images numériques pour le spectacle vivant, mais aussi lieu de formation et d'insertion professionnelle. Le célèbre ballet Preljocaj y a notamment réalisé les images de certains de ses spectacles. Le studio entend développer un pool de compétences avec des partenaires tels que l'INA, Le Centre des écritures contemporaines numériques, le Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle, des entreprises du secteur, afin de créer des synergies nationales et internationales.

MARTINE ROBERT

LA REVUE DE L'ART NUMÉRIQUE

< PRÉCÉDENT

2 SUR 5

SUIVANT >



L'ouverture de la Gaîté Lyrique, nouvelle interface pour les arts numériques, avive votre goût pour la poésie High Tech? Bonne nouvelle, le réseau des arts multimédia est actif. Panorama de l'actualité artistique la plus connectée du moment.

Eduardo Kac, Frankenstein du bio-art

Une exposition de l'interlope et controversé brésilien Eduardo Kac, c'est une sorte de Toonville version art contemporain : des créatures génétiquement modifiées à fort coefficient poétique, aussi à l'aise dans le plus sophistiqué des labos qu'au MOMA.

« *Les organismes artistiquement modifiés deviendront nos compagnons familiers* », annonçait-il au Festival Ars Electronica en 2009, lorsqu'il raflait le premier prix en catégorie « Art hybride ».

Le plus connu de ces organismes s'appelle Alba, une lapine transgénique croisée avec la protéine fluorescente GFP prélevée sur des méduses... Le monde de l'art l'avait vu naître dans les laboratoires franciliens de l'INRA en 2000 et avait assisté aux démêlés épiques entre le laboratoire et l'artiste au sujet de ladite lapine : tentative de libération d'Alba retenue au laboratoire, messages envoyés via la NASA vers la constellation du lièvre, etc. Rappelons également, pour colorer le tableau, que dans une performance diffusée en direct à la télévision brésilienne en 1997, *Time Capsule*, l'artiste brésilien s'était implanté un micro-circuit dans la jambe afin d'enregistrer son corps dans une base de données d'identification des animaux, (pour retrouver les animaux perdus)...

On l'aura compris, Kac n'a pas son pareil pour détourner les recherches en matière de biotechnologie à des fins poétiques, inventant un langage interconnecté entre homme, machine, et organisme vivant. En attendant la naissance de *GFP K9* (prononcez K-nine), chien fluorescent en filiation de la lapine *GFP Bunny*, rendez-vous au Centre d'Art d'Enghien les Bains ainsi qu'au festival EXIT pour son projet *Edunia*, plante croisée entre le gène d'Eduardo Kac et celui d'un pétunia.

"La vie, la lumière et le langage", exposition Eduardo Kac au Centre des Arts d'Enghien-les-Bains - Jusqu'au 10 avril 2011.

www.cda95.fr

"Natural History of the enigma", exposition Paranoïa :

Festival EXIT, à la Maison des Arts de Créteil - Du 10 au 20 mars 2011.

www.macreteil.com

&

Festival VIA, au Manège de Mons et de Maubeuge - Du 20 mars au 3 avril 2011.

www.lemanege.com

Crédit : Eduardo Kac



Ryoichi Kurokawa, sculpteur digital

Qui n'a jamais fantasmé, depuis *Matrix*, que notre canapé n'était qu'un nuage de données ou que dans les paysages de Meurthe-et-Moselle couraient des flux numériques ? La différence entre ce genre de trips et ceux de l'artiste japonais Ryoichi Kurokawa, c'est que les siens prennent la forme d'installations audiovisuelles hypnotiques qui l'ont mené jusqu'à la Tate Modern et aux plus grands rendez-vous internationaux de la culture numérique.

Lors de l'édition 2009 du Festival Exit, on avait pu admirer *Rheo*, un triptyque vidéo faisant s'entrelacer photographies, dessins et pixels dans un aller-retour entre cartographie réaliste du paysage et sa réduction à l'état de squelette numérique.

Ryoichi Kurokawa tire cette fois ses éprouvantes infra-basses aux frontières du documentaire, en s'associant au journaliste belge Daniel Demoustier : *Ground* proposera la manipulation numérique d'enregistrements vidéos et sonores réalisés en zone de guerre. Soit un traitement sublimé des terrains dévastés du monde, à mille lieux de la sur-médiatisation spectaculaire et inaudible qui déferlent au quotidien sur les écrans.

Exposition Paranoïa :

Festival EXIT à la Maison des Arts de Créteil - Du 10 au 20 mars 2011.

www.macreteil.com

Festival VIA au Manège de Mons et de Maubeuge - Du 20 mars au 3 avril 2011.

www.lemanege.com

Festival Nemo :

Synesthésie, du 7 avril au 7 mai 2011.

www.synesthesie.com

Crédit : Ground, Ryoichi Kurokawa



Félicie d'Estienne d'Orves, l'astrophysique 3D

Qui a suivi la Nuit Blanche 2008 garde sûrement en tête cet imposant monolithe cracheur de fumée installé dans la nef de l'église St-Roch. Ce voyage galactique, plutôt anxiogène si l'on est pas branché science-fiction, était signé Félicie d'Estienne D'orves, une artiste trentenaire dont le nouveau trip stellaire prend aujourd'hui levirage de la 3D. Sa nouvelle production *Supernova* reproduit le cycle de vie d'une étoile (de sa naissance à sa propagation en fréquences lumineuses et sonores) en le projetant sur de la fumée. Une réflexion sur la panique viscérale liée à la disparition de l'univers qui trouve une place de choix dans l'exposition *Paranoïa* du Festival EXIT. Charles Carcopino, commissaire de l'exposition et responsable du Studio à la Maison des Arts de Créteil: « *Les travaux que nous présentons cette année véhiculent en effet une vision paranoïaque du monde contemporain, inspirée des grands thèmes de la science fiction et des auteurs cyberpunk des années 1980-1990. Une inquiétude liée en partie au pouvoir tentaculaire des réseaux sociaux* ».

Exposition Paranoïa :

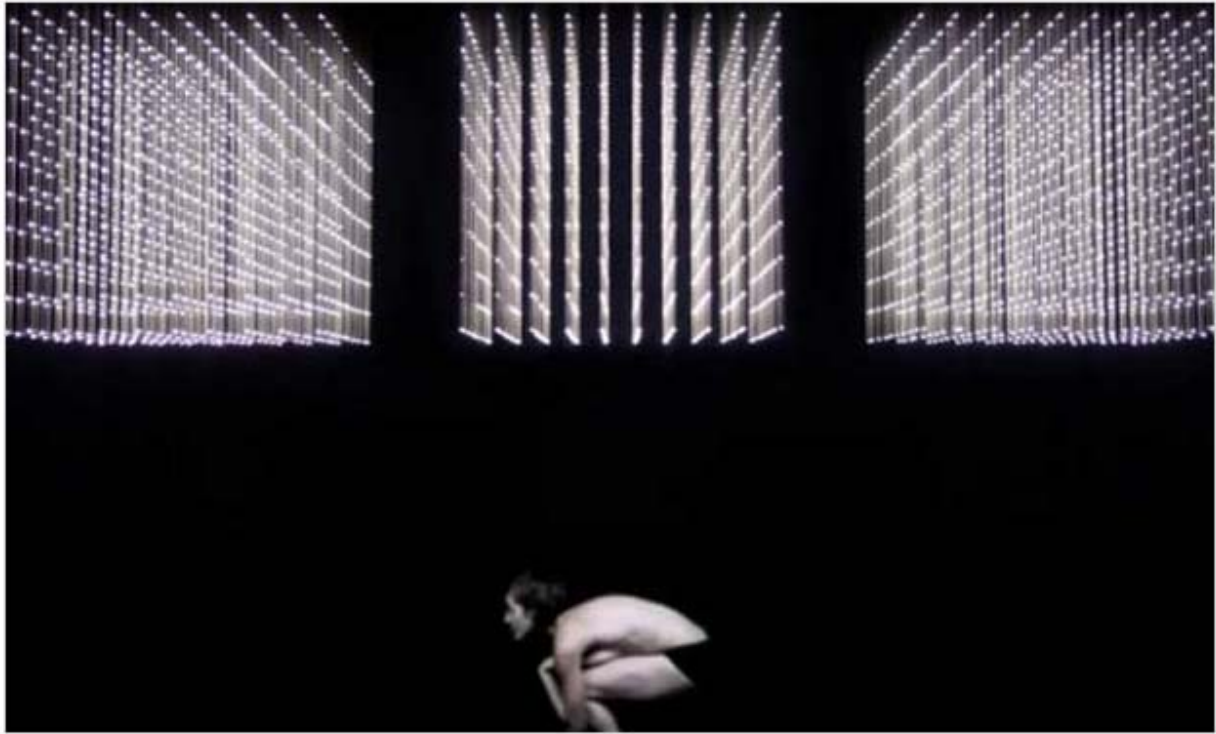
Festival EXIT à la Maison des Arts de Créteil - Du 10 au 20 mars 2011.

www.macreteil.com

Festival VIA au Manège de Mons et de Maubeuge - Du 20 mars au 3 avril 2011.

www.lemanege.com

Crédit : Félicie d'Estienne d'Orves



Les performances digitales de Wayne McGregor, Mylène Benoît et Olivier Normand

Wayne McGregor

Pendant que dans les années 1980, il étudiait à New York chez le chorégraphe José Limon, le britannique Wayne McGregor bidouillait des ordinateurs et se passionnait pour les neurosciences. Pas étonnant que cette « étoile » geek soit devenue une des grandes références multimédia dans le milieu de la danse, s'entourant de designers et de compositeurs de pointe en matière d'électro (le britannique Scanner, ou Ben Frost, tous deux collaborateurs de Björk), utilisant la retransmission directe par satellite ou les projections d'images virtuelles. Bref, tout ce qui peut être dissuasif dès lors que l'on compte le nombre d'échec de ces pièces « multimédia », trop zélées à l'égard des nouvelles technologies. La différence, c'est que McGregor, invité des grands opéras internationaux, a parallèlement inventé, cette fois sans prothèse technologique aucune, un corps « augmenté » aux facultés motrices irréelles, tout droit sorti de l'imaginaire numérique. C'est cet effet « high-tech » intégré à la virtuosité de la technique chorégraphique classique, qui fait s'enthousiasmer pour sa nouvelle création *FAR*.

FAR a été présentée à la Maison de la Danse de Lyon en première française.

Festival EXIT, à la Maison des Arts de Créteil - Les 14 et 15 mars 2011.

www.macreteil.com

Mylène Benoît et Olivier Normand

Loin des univers parano et du multimédia flippé, les plasticiens et chorégraphes Mylène Benoît et Olivier Normand explorent le versant ludique des High Tech avec *ICI*. Le succès de leur nouvelle création provient d'un jeu de dupe inédit: un dispositif de délai vidéo permet de capturer la danse en temps réel, et de la projeter sur deux écrans à quarante secondes d'intervalles. On imagine vite la métamorphose du plateau en parc d'attraction, avec palais des glaces multimédia, jeux de cadavres exquis et téléphone arabe gestuel. Un jeu habile avec la mémoire (lacunaire) du mouvement qui fait dire à Eric Prigent, coordinateur pédagogique au Fresnoy que « *Mylène Benoît est une des artistes les plus douées de sa génération* ». Certes, elle a fait ses classes chez lui, au prestigieux Studio national des Arts contemporains, mais il n'est pas le seul à le chuchoter.

Le 8 mars à l'Hippodrome de Douai

www.hippodromedouai.com

Le 23 mars au Phénix de Valenciennes

www.lephenix.fr

Crédit : Wayne McGregor

DIDIER FUSILLIER

L'optimiste généreux du MAC

ARTS Avant de jouer les hommes orchestre à Lille, Didier Fusillier a lancé le festival Exit à la Maison des arts de Créteil, qu'il dirige depuis 1993. Du 10 au 20 mars, il propose le nec plus ultra de ce qui se fait en danse, en théâtre et en arts visuels. Sans compartimenter, car ce grand blond prise plus que tout l'art du mélange. Ce dont il est le plus fier pour ce nouveau cru ? Des installations sur la paranoïa engendrée par la science-fiction, signées des artistes qui seront ensuite présentées à Lille. Il prise aussi la venue de Castelbajac ou Ivo van Hove. Son mot d'ordre : arrêter le discours défaitiste annonçant la mort de la culture et faire confiance aux artistes en leur donnant les moyens de leurs folies. ■

WEE MOVE

MAC DE CRÉTEIL Place Salvador-Allende (94). Tél. : 01 45 13 19 19.

A.B.

Les idées par milliers de Didier Fusillier

ARTS Alors que son rendez-vous « Exit » à Créteil ouvre le 10 mars, l'homme-orchestre de Lille 2004 est pressenti pour prendre la direction du Festival d'automne.



F.A.R., création de Wayne McGregor, sonde le mystère de l'incarnation. RAVI DÉEPRES

C'
ARIANE BAVELIER

est un Indien. Il a élu la culture pour terrain de chasse et ne leur connaît pas de frontières. Didier Fusillier, directeur de la Maison des arts de Créteil où le festival Exit s'ouvre le 10 mars, est aussi l'artisan de Lille, capitale européenne 2004. L'événement a tellement marqué qu'il a été pérennisé depuis en Lille 3000 avec chaque année six mois de manifestations qui drainent près d'un million de spectateurs. Tous les six mois, aussi, Frédéric Miterrand l'invite dans son bureau. Il lui a proposé la direction de Chaillot, celle du Centre national des arts plastiques, puis du Fonds national d'art contemporain. Il a refusé. Comme les Indiens, il aime se sentir des semelles de vent. La dernière fois qu'il a été appelé au ministère, à la mi-février, il a été question du Festival d'automne. Fusillier a quelques idées. « Il faudrait l'appeler Paris-Festival d'automne, dit-il. C'est l'occasion de faire briller cette ville dont le nom possède un extraordinaire pouvoir de fascination. Il faudrait organiser une énorme orgie d'excellence en investissant toute la ville, pas seulement les théâtres. Arrêtons de pleurer qu'il n'y a plus de créateurs en France. C'est le discours envers les artistes qui doit changer : il faut leur dire allez-y. »



Didier Fusillier, directeur de la Maison des arts de Créteil. DR

« Didier Fusillier est un des meilleurs programmeurs que je connaisse. Il a le charisme, l'intelligence et une connaissance remarquable de la scène internationale », dit Jean-Jacques Aillagon, président du Château de Versailles.

Un grand pouvoir d'attraction

Didier Fusillier travaille avec un équipe légère dont la moitié a moins de trente ans et qui font feu de toutes les idées folles. Il la regroupe sous le nom de Lille 3000 qui, au-delà des événements lillois, est aussi un bureau d'études sur la destination de nouveaux lieux, comme actuellement à Bordeaux pour la Bastide Niel. « Là, tout sera axé sur le fait que le soleil se

couche en face. Le propre des artistes c'est de réenchanter le monde et le nôtre en a bien besoin. » L'inattendu lui jette des étoiles dans les yeux. « Le premier projet que j'ai présenté à Martine Aubry pour Lille 2004 était celui d'une forêt de 2000 arbres à l'envers. C'était au ministère du Travail, en pleine négociation des 35 heures. J'ai pensé qu'elle allait me renvoyer avec ma forêt suspendue. Des gens à idées j'en croise toute la journée, a-t-elle dit. Ce que je veux, c'est qu'on m'explique comment les réaliser. » Alors j'ai expliqué la forêt », dit Fusillier. Neuf millions de visiteurs l'ont découverte à Lille 2004.

Depuis, il a expliqué les 8 tonnes de vaisselles suspendues par Subodh Gupta en 2006, dans l'église gothique Sainte-Marie-Madeleine à Lille. Il a également expliqué la nécessité, dans le projet immobilier de la gare Saint-Sauveur, de placer la culture sur la rue, avant les enseignes. « La culture d'abord et partout ! Elle est plus intéressante, possède un pouvoir d'attraction supérieur. Bien plus que n'importe quelle boutique. Les promoteurs doivent se développer derrière la culture. » Outre les promoteurs, Fusillier noue des liens avec les industriels. Il a monté une exposition avec 22 entreprises leaders dans les nouveaux textiles qui, après le tour du monde, fait escale à Barcelone. Avec des robes en tourbe pour les grands froids et d'autres qui s'obscurcissent quand on s'approche et redeviennent transparentes quand on s'éloigne. Beaucoup plus fédérateur qu'un salon profes-

sionnel : « Imaginez ! Le nez des Airbus 380 est taillé dans ce matériau-là », s'ex-tasie-t-il.

La gare Saint-Sauveur, ouverte jour et nuit six mois par an, résume à elle seule l'entreprise : entrée en forme de salle de jeux, lieu convivial pour tous les âges mais d'abord adapté aux enfants « parce que là où les enfants se sentent bien, les parents et grands-parents aussi », hôtel Europa avec chambres aménagées par des artistes, hall d'exposition. L'an passé Saatchi y a présenté sa collection en 2010, Pinault la sienne en 2007, première occasion de la voir dans son ensemble avant l'inauguration de la Douane de mer. L'automne 2011 sera consacré à l'État collectionneur : « L'État français possède 90 000 œuvres d'art contemporain. On ne peut pas les vendre. Qu'est-ce qu'on en fait ? C'est une question, non ? », dit-il. ■

Les temps forts d'Exit

DIRECTEUR de la maison des arts de Créteil, du Manège de Maubeuge et de Lille 3000, Didier Fusillier, corso-flamand, se définit d'abord comme un homme de théâtre : « C'est la forme minimum de la merveille : être assis devant des gens vivants dont la simple présence suffit à faire naître l'enchantement. » Mais il tisse toutes les formes. Son programme pour le prochain festival Exit de Créteil porte la trace de ses diverses passions. Avec une *Ceremony*, Castelbajac célèbre sur scène la disparition de Robert Malaval. Dans *Paranoïa*, 28 installa-

tions d'artistes de moins de 30 ans (de Harun Farocki à Félicie d'Estienne d'Orves) parlent de science-fiction. Venu d'Amsterdam, le metteur en scène Ivo Van Hove, dont la France découvre à peine le grand talent, donne une version des *Scènes de la vie conjugale* de Bergman au plus près des émotions. Le Japonais Hiroaki Umeda signe une pièce de danse immergée dans les images. Wayne Mc Gregor amène d'Angleterre *F.A.R.*, dernière création qui sonde le mystère de l'incarnation. **Festival Exit, à Créteil, du 10 au 20 mars. Tél. : 01 45 13 19 19.**

Paranoïa



10/03/2011 - 20/03/2011
Maison des Arts de Créteil
PLACE SALVADOR ALLENDE
94000 Créteil



Exposition au coeur du festival EXIT, Paranoïa rassemble 29 installations aux médiums divers (oeuvres interactives, sculptures, vidéos...), mais avec une idée commune d'un futur imaginaire dominé par l'évolution technologique. Puisant leur inspiration dans la science fiction et le mouvement «cyber-punk», les artistes, issus de la scène internationale, ont représenté l'avenir en accentuant le côté «paranoïaque» de leur vision. Les japonais Keiichiro Shibuya et Takashi Ikegami présente une nouvelle version de leur installation Filmachine. Le spectateur est invité à appréhender l'espace sonore et sa représentation en 3D, en constante mutation selon la situation du visiteur dans l'espace. Ce «paysage sonore» de flux auto générés par ordinateur renvoie à la conception interne d'un cerveau, poussant la réflexion sur l'intelligence et la vie artificielle. Avec Réplique, Bertrand Lamarche, provoque notre inconscient et les images qu'il peut créer. Grâce à un jeu sur l'allure spectrale des faisceaux lumineux dans un environnement sombre, l'artiste tente de troubler le spectateur et ses repères traditionnels de représentation.

Pauline Mirete

Mise en ligne Samedi 19 mars 2011



« Holistic Strata », la création cinématique d'Hiroaki Umeda, transforme l'espace en mouvement. © DR

< 19'03'11 >

Paranoïa, l'expo qui (dé)colle au réel

Ce n'est sûrement pas la partie la plus ouvertement « people » de la programmation d'Exit qui nous fait retrouver chaque année le chemin de la Maison des arts de Créteil. Ni Starck l'année dernière et son mégalo-délire « Le son de nous », ni Castelbajac cette année (en spectacle ce soir, le couturier revisite les 80's, son ami et peintre Robert Malaval, avec les popeux proprets de Nouvelle vague) ne réussiront à nous gâcher la fête. Car Exit, le festival des formes inclassables de la Mac, creuse la veine bricolo-art-tech des multimédias, explorant les genres, de la performance au théâtre en passant par la danse, et mixant plus ou moins savamment installations, dispositifs artistiques et œuvres d'art (29 cette année) dans les méandres, les couloirs et les coulisses de son théâtre.

Est-ce l'ancienneté de la manifestation qui lui fait gagner en cohérence ? Ou bien, plus prosaïquement, un supplément financier que doivent lui envier d'autres structures culturelles (une aide des conseils régionaux d'Île de France et du Nord-Pas-de-Calais de 120.000 euros) ? Exit a en tout cas su anticiper le grand bouleversement (pour ne pas dire le grand tsunami...) du financement de la culture. Didier Fusillier, directeur de la Mac et de la scène de Maubeuge, est aussi le grand organisateur des festivités de Lille3000. Sa présence ubiquitaire permet, depuis longtemps déjà, une mutualisation des moyens entre structures, et, grâce à son entregent politique, une implication régionale forte. Cette année donc, non seulement l'exposition Paranoïa voyagera comme d'habitude à Maubeuge, dans le cadre du festival Via, mais elle sera également présentée de la mi-avril à la mi-août gare Saint-Sauveur à Lille.

On peut critiquer le côté trop ludique de telle installation ou s'étonner d'un choix de thématique fourre-tout (la paranoïa, donc)... N'empêche que l'équipe d'Exit parvient à concilier rencontre avec le public et qualité des propositions. Cent mille visiteurs ont vu l'an passé l'exposition Monstres. C'est un des plaisirs d'Exit (et Via) de voir ces hordes de lycéens de la banlieue parisienne et du nord venir se frotter à des propositions parfois radicales et/ou dérangeantes.

Quelle Paranoïa ? « Aujourd'hui, face à l'accélération de l'histoire, nous assistons à une fièvre anxieuse, sociale et politique, liée au développement des technologies. Cette paranoïa assez palpable nous a paru un sujet assez intéressant pour en faire le thème transversal de l'exposition », justifie Charles Carcopino, commissaire de Paranoïa. Ce ne sont pas les secousses post-tsunami et la catastrophe nucléaire de Fukushima qui viendront contredire cette vision du monde. Même si l'actualité vient cruellement abonder au credo du commissaire, il est conseillé de ne pas trop s'arrêter sur un intitulé parfois réducteur : la « Vigilance 1.0 » (2001) désormais classique de Martin Le Chevallier (un remake de « Sim City » orienté surveillance) illustre à merveille cette forme de paranoïa participative que dérouleraient les artistes. Tout comme la pièce minimaliste « Psychic » (2004) d'Antoine Schmitt (une machine à écrire projetées sur le mur des toilettes détecte la présence des nouveaux entrants, décrit leur attitude, les observe...) : toujours aussi efficace.

Plus anecdotiques, le tourniquet sécuritaire du Néerlandais Marnix De Nijs, « Physionomic Scrutinizer » (l'analyse faciale biométrique inspirée des systèmes de sécurité des banques, aéroports et autres poste-frontière vous rapproche d'un des 250 personnages, violeurs, assassins, prostitués etc., entrés dans la base de données) ou le mur de « Genpets » d'Adam Brandejs. Ces mini-aliens aux diodes lumineuses préfigurant la prochaine génération de ces gadgets biotechs du futur ont tout l'air d'être vrais, mais sont un peu trop littérales conçues pour choquer plutôt que pour faire réfléchir.

Parano, schizo, rigolo... En revanche, des pièces produites ou « clonées » pour l'occasion (soit sept créations et trois nouvelles versions), on retiendra l'installation légère comme un coup de rideau de Niklas Roy, « My little Peace of Privacy » : un pan de rideau glisse le long d'une fenêtre en suivant les déplacements des passants, découvrant le reste de la pièce, ne protégeant en rien l'intérieur, au contraire surexposé par ces aller-retours intempestifs du rideau. C'est drôle et ça dit bien notre rapport schizophrène à la question des données privées (qui le sont de moins en moins).

Le tryptique du Japonais Ryoichi Kurokawa prend une dimension encore plus tragique depuis une semaine et les catastrophes plus ou moins naturelles qui se sont abattues sur l'archipel nippon. Travaillant à partir des archives d'un journaliste reporter d'images de guerre et d'événements qui ont fait l'ouverture des journaux télé, celui qu'on avait (sans doute un peu trop vite...) catalogué rayon très belles images vides et abstraites (de performances de musique AV) a produit un moment plastique de réflexion sur la nature humaine : les images fondues enchaînées, travaillées à la palette graphique, font oublier l'horreur pour faire le point (les points, serait-on tenté de dire) sur l'humanité. On pense aux images des sinistrés que passent en boucle les écrans du monde entier. S'ajoute au traitement visuel une double couche sonore, extraits de fields recordings et musique ambiante, qui opère une forme d'immersion hypnotique.

Dérangente comme une séance d'hypnose collective, « Holistic Strata », la nouvelle création du Japonais Hiroaki Umeda, elle aussi fascine et secoue tout à la fois. En version spectacle, « Holistic Strata » enveloppe le danseur (Umeda) d'une théorie de pixels dansants, comme une nuée de lucioles qu'il manipule (ses mouvements font bouger le fond de scène et le plancher comme autant de vagues électroniques) et qui le manipulent en retour. La nuée de points se concentre par moments sur son corps devenu surface, à d'autres, il disparaît dans cette comogonie numérique, composant un tableau vivant plutôt qu'une chorégraphie (ses gestes sont minimalistes). « Mon souhait est de transmettre des sensations au public plus que des messages, explique Hiroaki Umeda. Donc, pas de thème conceptuel dans mes spectacles que je vide de tout ce qui fait sens. » Du sens, pourtant, « Holistic Strata » en dégage à plein tubes, en repoussant les limites de la danse, en exportant le mouvement jusqu'aux murs et au plafond, faisant de la scène un espace tridimensionnel mouvant, comme si le corps du danseur n'était plus qu'un connecteur, point d'entrée d'un mouvement sonore quasi cosmique. « La lumière n'existe pas pour montrer la danse mais pour créer un espace, dit aussi Umeda. Je veux la travailler comme je travaille le son et l'image, en créant des changements d'état... »

« **Holistic Strata** », spectacle d'**Hiroaki Umeda**, bande annonce :



En version installation, « Holistic Strata », bien moins impressionnante, se laisse apprivoiser par les visiteurs qui improvisent sous l'effet de l'interactivité (certains se couchent, d'autres se penchent, ouvrant large les bras). Derrière les « strates » d'informations numériques se joue un rapport au monde revisité, dans lequel l'homme agirait « en fonction » de son environnement plutôt que « sur » cet environnement. Une vision éminemment asiatique, à l'heure où le monde entier admire l'apparente sérénité des Japonais.

« Holistic Strata », installation d'Hiroaki Umeda à Créteil :



La fonction « alerte » des artistes présentés dans cette Paranoïa 2011 fonctionne d'autant plus subtilement qu'elle crée un espace entre le spectateur et le spectacle du monde, comme un effet de loupe inversé qui ferait comprendre au plus énergivore des visiteurs à quel point sa façon de vivre est anachronique, déplacée elle aussi. On en veut pour preuve les deux installations du Néerlandais Christian Zwanikken, qui hybride éléments naturels (plumes, terre, bois, sable) et robotronique (des mécanismes simples qui réagissent à votre présence). « Frantic Diggers » occupe toute une salle de la Mac, c'est, comme le décrit le cartel, « un paysage interactif post-apocalyptique » où 200 mécanismes animés déclenchent vibrations et micro-éruptions plus que véridiques (la première version avait été montrée au musée Tinguely en 2004).

« Frantic Diggers » (2004), de Christian Zwanikken :



Comme en surimpression imaginaire, les images post-tsunami se superposent à ce land art augmenté, où, après la catastrophe, ne subsisteraient plus que de rares et désuètes machines... Sauf qu'on a appris ces jours-ci qu'y compris la technologie (hélicos, robots, appareils photo...) se trouvait dérégulée par les radiations... Christian Zwanikken n'a sans doute pas anticipé la catastrophe nucléaire, puisque les minerais et métaux utilisés dans sa pièce sont issus d'une mine de cuivre abandonnée. La métaphore qu'il tisse est plus globale, effrayante et singulière, faisant de nous les spectateurs touristes d'une planète morte...

Comme en surimpression imaginaire, les images post-tsunami se superposent à ce land art augmenté, où, après la catastrophe, ne subsisteraient plus que de rares et désuètes machines... Sauf qu'on a appris ces jours-ci qu'y compris la technologie (hélicos, robots, appareils photo...) se trouvait dérégulée par les radiations... Christian Zwanikken n'a sans doute pas anticipé la catastrophe nucléaire, puisque les minerais et métaux utilisés dans sa pièce sont issus d'une mine de cuivre abandonnée. La métaphore qu'il tisse est plus globale, effrayante et singulière, faisant de nous les spectateurs touristes d'une planète morte...

Son autre pièce présentée à Créteil, « Le bon, la brute et le truand », est au premier abord plus légère : trois animaux-robots archaïques rejouent avec leurs voix de synthèse les dialogues du western mythique. Effet comique garanti. En y regardant de plus près, ces bio-robots post-Robocop dessinent un monde hybride guère ragoûtant.

annick rivoire *papertronics*

Du 30 mars au 5 avril 2011

Le public à l'œuvre

Et si l'artiste, c'était vous ? *L'Usine de films amateurs*, de Michel Gondry, l'exposition *Paranoïa*, les installations à la Gaîté-Lyrique, le festival breton Les Bouillants... les expériences qui placent le spectateur au cœur du processus de création se multiplient.

Cela ne fait ni chaud ni froid. Mais c'est troublant. Plongez la main dans une vasque remplie d'eau, une vague lumineuse apparaît et rayonne en fonction de l'énergie transmise. Avec *Fluides*, le duo d'artistes Scenocosme invite à une « relation intimiste et sensible à l'œuvre ». Ici, c'est déjà plus glaçant : risquez un coup d'œil à la sculpture de *Expanded Eye*, d'Anaisa Franco, et une vision démultipliée et déformée de votre orbite devient menace inquisitrice. Ce sont deux des installations de l'exposition *Paranoïa*, présentée à Maubeuge et à Lille.

Leur point commun ? Le public est partie prenante de la création. Sans lui, l'œuvre n'existe d'ailleurs pas. Même motif, même punition, ou presque, avec *L'Usine de films amateurs*, de Michel Gondry, qui fit les beaux jours du Centre Pompidou et grâce à laquelle chacun pouvait réaliser son film. Si ce n'est pas là, c'est à la Gaîté-Lyrique, au Centre des arts d'Enghien-les-Bains ou au festival breton Les Bouillants que le spectateur est mis au cœur du processus artistique.

« J'aime cet abandon de la maîtrise »

« Depuis cinq ans environ, les propositions d'œuvres participatives se multiplient et enrichissent la palette des relations entre artistes et publics, explique Emmanuel Ethis, chercheur en sociologie des publics et de la culture à l'université d'Avignon. Le geste spectatorial devient le pendant exact du geste artistique. » Le rapport des spectateurs à l'œuvre se désacralise et devient plus sensible, source d'un échange mutuel. Pour

les artistes, cette interactivité renouvelée nourrit l'imaginaire et ouvre de nouveaux champs. « J'aime cet abandon de la maîtrise », confie Véronique Aubouy, initiatrice du *Baiser de la matrice*, un dispositif parrainé par Paris-Villette et X-Réseau qui propose aux internautes du monde entier de filmer leur lecture d'une page d'*A la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust. « Les participants s'emparent du projet, ce qui crée une communauté unie par une création partagée », ajoute-t-elle.

Il serait pourtant illusoire de voir dans l'interactivité la clef d'une création artistique pour tous et partout. Mais l'implication des spectateurs est réelle : « On est plus actif devant un écran d'ordinateur que devant une télévision, analyse Olivier Donnat, auteur des *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique* (La Découverte).

L'Usine casse la baraque

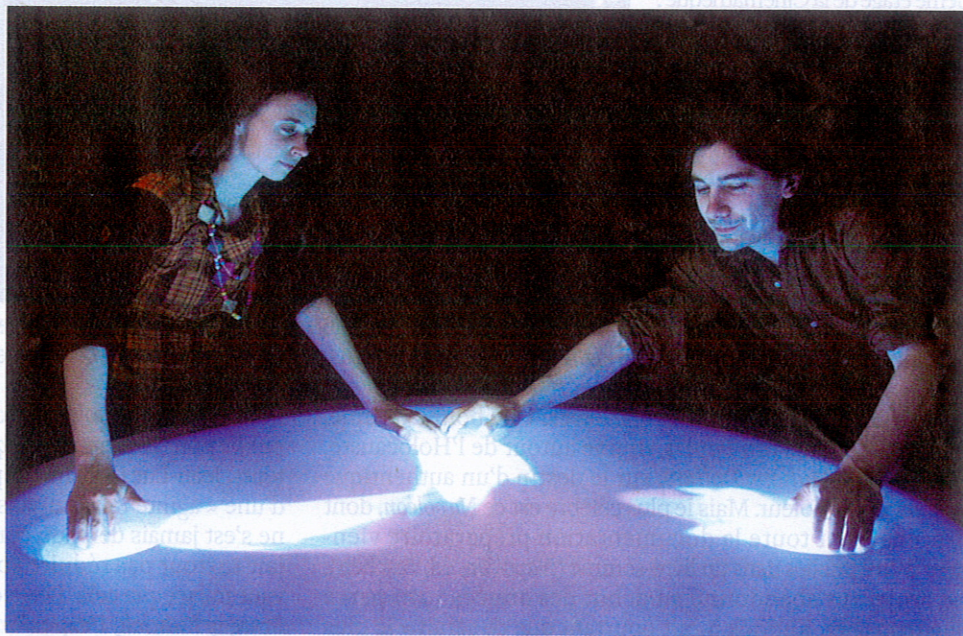
L'Usine de films amateurs de Michel Gondry, a accueilli plus de 7 200 cinéastes en herbe. Un grand succès. *L'Usine* sera présentée à Los Angeles à la mi-avril et à Moscou à l'automne. Michel Gondry souhaiterait en pérenniser le principe en France.

Cette évolution brouille les frontières antérieures entre amateurs et professionnels, entre production et consommation. En plaçant le spectateur dans le faire, les barrières culturelles s'abaissent. Par là, l'interactivité est un facteur de démocratisation. « Sans doute. Mais le public n'est pas dupe. Pour Emmanuel Ethis, l'aspect participatif, loin de bouleverser les rapports entre artiste, œuvre et public, « renforce le spectateur dans un rôle qui reste passif, en lui signifiant ce qu'il doit faire et comment il doit le faire ». Mais c'est un premier pas. A suivre. ●

CHRISTELLE GRANJA

Paranoïa. Organisé par les festivals Exit et Via. A Maubeuge (Nord), jusqu'au 3 avril, et à Lille (Nord), jusqu'au 14 août.

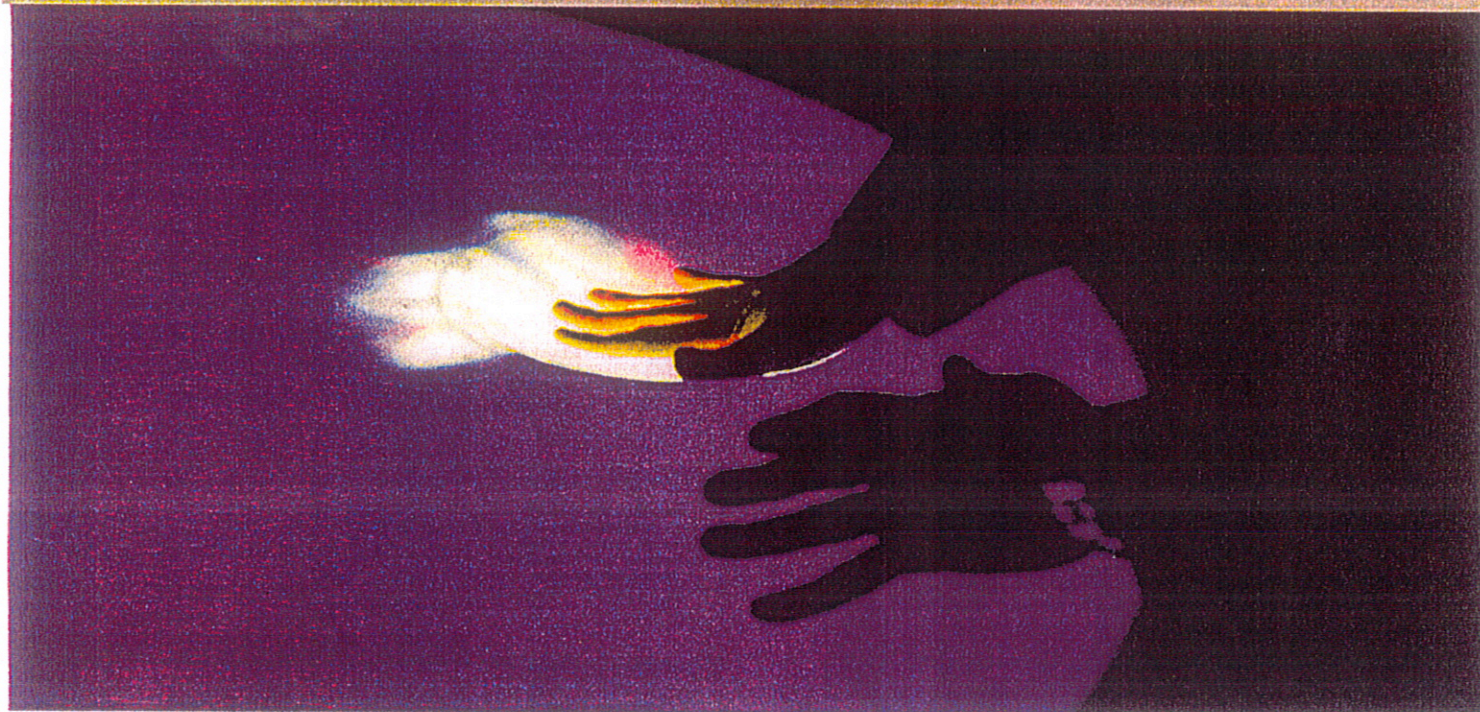
Les Bouillants, festival breton itinérant (Rennes, Saint-Brieuc...), jusqu'au 28 juin.



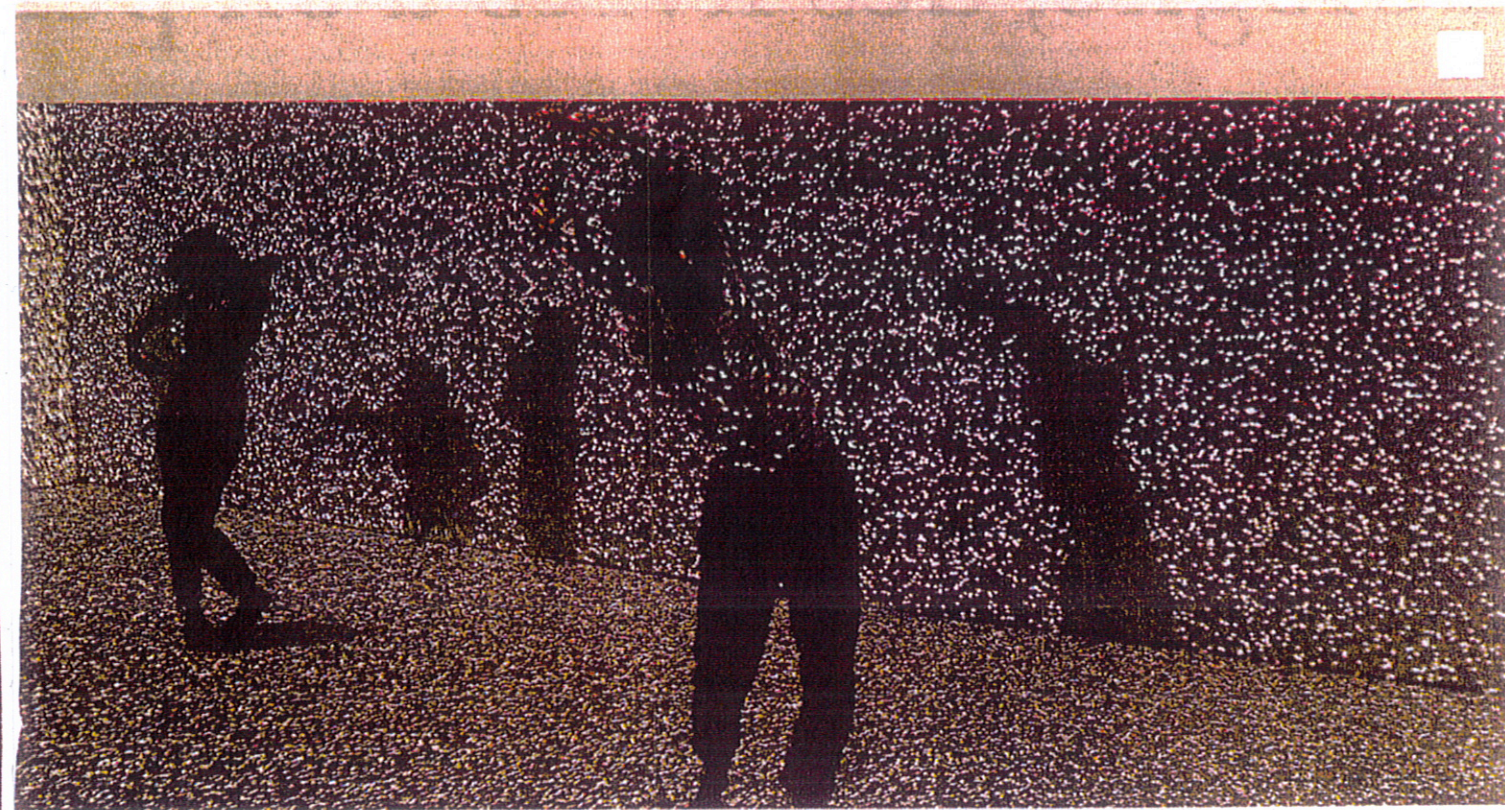
ÉNERGIE Avec *Fluides*, le duo Scenocosme invite à participer à une « relation intimiste ».

Découvertes

Art contemporain



Grégory Lassere et Anaïs met den Anxct ont conçu cette œuvre sensorielle qui, lorsqu'on la touche, diffuse de la chaleur et des couleurs. À droite, l'environnement déstabilisant créé par Hiroaki Umeda



Umeda avec des myriades de points qui défilent sur les murs et le sol perturbant notre équilibre, comme lors d'un tremblement de terre.

La paranoïa et la peur sont parmi nous...

► Une passionnante exposition à Maubeuge, et bientôt à Lille, explore ces thèmes politiques et poétiques.

► Des artistes de tous les coins du monde utilisent les technologies nouvelles pour parler de nos peurs.

Guy Duplat
Envoyé spécial à Maubeuge

La paranoïa semble s'installer parmi nous. Des dirigeants du globe en jouent pour attiser la peur de l'autre et pour développer des politiques sécuritaires. Les crises économiques, écologiques, nucléaires et autres jettent les gens dans le désarroi propice à la paranoïa. Le futur fait peur avec ses manipulations génétiques, ses cyborgs, la surveillance généralisée, la guerre dématérialisée, l'apocalypse possible dû aux hommes apprentis sorciers, comme le Japon l'expérimente.

Sur ce thème, une passionnante exposition s'est tenue à Créteil (festival Next), se tient encore, près de

Mons, à Maubeuge, à l'espace Sculfort, jusqu'au 3 avril inclus (festival Via) et sera ensuite pour quatre mois, du 13 avril au 14 août, à Lille à l'ex-gare Saint Sauveur (où elle sera en libre accès. On y attend une grande affluence). On y trouve les travaux de vingt artistes (souvent de moins de 30 ans), venus des quatre coins du globe et qui expriment nos peurs comme notre fascination pour le futur en utilisant de manière virtuose, les nouvelles technologies et les installations interactives avec le public, parfois très poétiques, parfois politiques. C'est bien la fonction de l'art d'interroger notre monde et de proposer une vue singulière sur notre société, de remuer notre regard en le faisant rêver ou cauchemarder.

Dès l'entrée, le portique du Hollandais Marnix De Nijs fait un tabac, surtout chez les jeunes. On le traverse comme dans un aéroport et on y est photographié, l'image est alors immédiatement comparée avec une banque de données de quelque 200 visages d'hommes et de femmes recherchés (criminels, déviants, etc.). La machine relie, sur base des données de son visage, celui qui traverse le portique avec un des visages criminels et vous dénonce en ajoutant un texte explicatif. Une idée terrifiante de ce qui pourrait nous attendre. L'auteur s'est expliqué dans "Libération": "L'époque est schizo, les gouvernements contrôlent de plus en plus le réseau, chacun s'exhibe sur Fa-

cebook. Toutes ces informations personnelles (santé, transaction, navigation...) seront un jour interconnectées. Des algorithmes seront capables de traquer les anomalies, de repérer ceux qui n'auraient pas le comportement qui sied dans une société de contrôle."

Le Canadien Adam Brandjes donne aussi froid dans le dos avec ses "Genpets", des êtres "vivants" artificiels qui ont du sang, des os, des muscles, une peau organique et qui saignent ou meurent si on les maltraite. Le Brésilien Edouardo Kac est allé plus loin encore en hybridant un morceau de son propre ADN avec celui d'un pétunia, créant ainsi une "plantanimal" (qu'on montre) qui possède dans ses gènes un peu de l'ADN de l'artiste. Plusieurs installations sont directement politiques comme celles de l'Allemand Harun Farocki, un des artistes les plus connus de l'expo. Il montre dos à dos, deux installations vidéo basées sur la réalité des armées américaines. D'un côté, il a filmé comment les troupes s'entraînent dans l'Arizona avant de partir en Afghanistan ou en Irak: un vrai jeu vidéo de la mort où ils peuvent simuler le paysage exact de la guerre où ils iront. Et, de l'autre côté, il présente le traitement posttraumatique d'un soldat par une psychologue. Il a vu son camarade tué devant lui et grâce à des images virtuelles, la psy lui fait rejouer la scène mortelle jusqu'à ce que le soldat s'écroule. Terrifiant.

Tout aussi politique (et ludique à la fois) est le jeu vidéo géant du Français Martin Le Chevallier. Il s'agit de pointer le maximum de délits dans une ville virtuelle: jeter un papier, passer en dehors des passages cloutés etc. Celui qui gagne est celui qui a le mieux pratiqué la délation!

Les Japonais sont nombreux à l'expo et leurs œuvres prennent une résonance toute particulière depuis le tremblement de terre. Ils proposaient déjà des travaux axés sur le déséquilibre et la catastrophe. Ryoichi Kurokawa a une superbe installation de trois vidéos basée sur des images de guerre de Daniel Demoustier, des images qu'il liquéfie, désagrège lentement dans une chorégraphie visuelle mortifère et subliminale. Autre moment superbe, l'installation du compositeur, vidéaste et chorégraphe Hiroaki Umeda. Il projette sur les murs et les sols des myriades de points blancs qui semblent glisser et fuir, faisant perdre pied au spectateur comme dans un tremblement de terre.

Cette exposition mêle art et technologie, musique et arts visuels, réflexion politique et effet esthétique. Un art hybride, de croisement, en plein développement, même s'il ne trouve pas toujours les lieux adéquats dans nos musées. Mais cet art est de plus en plus reconnu comme en témoigne le prix Arco (la

grande foire d'art contemporain de Madrid) attribué à un des projets montrés à l'expo "Paranoïa", celui de la Brésilienne Anaïs Franco. Si on place son œil à un certain endroit devant une grande sphère, on le voit s'y refléter, démultiplié. On se regarde voir, mille fois! Dans un autre travail, elle a construit une bouche qui pleure et qui mord si vous y placez votre doigt.

A l'entrée aussi, l'Allemand Niklas Roy a placé un projet ludique. Il en avait assez que les passants en rue, regardent par la fenêtre de son atelier. Il a donc imaginé un petit rideau qui se déplace devant les yeux du "voyeur". Les visiteurs ne peuvent donc jamais voir ce qui se passe derrière la vitre. Le Belge Felix Luque Sanchez a construit un objet mystérieux, comme tombé d'une autre planète, un dodécaèdre géant et lisse qui émet des sons et des lumières. Et il place cet objet dans les lieux les plus incongrus.

Bien sûr, il y a dans une telle expo des ambiguïtés. On utilise ainsi les possibilités formidables des nouvelles technologies pour mieux montrer les risques possibles de leurs usages! Une installation toute simple du Français Antoine Schmitt est ainsi inquiétante qui produit sur un écran, des textes créés à partir de, et en fonction de votre passage, comme si la machine vous voyait et vous parlait. Un groupe d'artistes japonais (encore) a produit une machine qui crée de la

musique et des lumières à volonté sans intervention de l'homme. On a ainsi une création "artistique" indépendante de toute action humaine.

Parfois la beauté naît de presque rien. Le Français Bertrand Lamarche projette une lumière sur une plaque métallique qui bouge lentement sous la force d'un électroaimant et le reflet sur un écran forme de jolies figures mouvantes et arachnéennes. Le Belge Frederik De Wilde a placé, dans quatre aquariums, des étonnants poissons aveugles d'Amazonie qui communiquent entre eux par des ondes que des systèmes placés dans l'eau captent et transforment en sons et lumières.

Terminons ce parcours par l'inquiétant monolithe de Gregory Chatonsky, sorte de monument à la fin de la presse. En entrant, on ne voit qu'un bloc noir, mais en plaçant son oreille sur la surface, on entend dire les commentaires des internautes sur le site Internet de Libération. Et, hélas, sur ces sites, ce sont souvent les mêmes mots qui reviennent: tensions, insultes, amalgames, affirmations gratuites, exprimant notre lien de plus en plus paranoïaque au monde.

→ "Paranoïa", à Maubeuge espace Sculfort jusqu'au dimanche 3 avril et ensuite, à la gare Saint-Sauveur de Lille, bd Jean Baptiste Lebas, entre le 13 avril et le 14 août, du mercredi au dimanche de 12h à 19h.



A gauche: *Reincarnation*, de Li Hui.

A droite: *Life-Fluid, invisible, inaudible*, de Ryuichi Sakamoto et Shiro Takatani.



FESTIVAL Jusqu'à fin mai, la ville mise sur les arts numériques pour se dynamiser.

Béthune, phare de l'Artois

Par **MARIE LECHNER**
Envoyée spéciale à Béthune (Pas-de-Calais)

Démarrage en fanfares (dix harmonies locales, 400 musiciens) et pyrotechnie au stade de Béthune, samedi dernier, où toute la ville était dans la rue pour célébrer le lancement de la deuxième édition de Capitale régionale de la culture. Inspiré par le succès de Lille 2004, ce label à moindre échelle, imaginé par le conseil régional pour faire rayonner les villes du Nord-Pas-de-Calais, fut testé pour la première fois en 2007 à Valenciennes. D'avril à décembre, il mettra en lumière le pays noir: Béthune et son agglomération en quête d'identité, coincée entre le littoral et la métropole Lens-Liévin (où le Louvre doit ouvrir en 2012 son antenne régionale).

DÔME GONFLABLE. La manifestation vise à se débarrasser de l'image traîne-misère du bassin houiller en recomposition et table sur la culture comme levier du nouveau développement économique de l'Artois. Une culture «populaire» et «accessible», selon les vœux des organisateurs qui ont investi 12 millions d'euros dans l'opération intitulée «l'Art» toi». De ce point de vue, les élus peuvent être satisfaits, même si l'on était loin des

chiffres annoncés. Quelque 10 000 personnes ont afflué sur la Grand-Place devant l'immense scène installée au pied du beffroi, où le groupe Gotan Project déversait son tango electro, ainsi qu'au stade municipal où les incontournables artificiers du Groupe F retrouvaient les *Portes du futur* sur la partition d'Art Zoyd en mode mineur. Jusque tard dans la nuit, des files d'attente se sont agglutinées devant les lieux d'exposition, en partie dues à des installations à visiter au compte-gouttes. Pas plus de douze personnes dans le dôme gonflable face à l'hôtel de ville, bulle de 9 mètres de haut échouée au milieu des étroites maisons à pignons. Armés d'un briquet, les visiteurs attisent les mèches de *Global Fire*, de l'artiste chinois Du Zhenjun, embrasant le dôme de projections enflammées, boule de feu apocalyptique où se consomment les drapeaux nationaux, image d'un monde qui flambe. «Matière-Lumière», exposition phare de la première saison, s'annonce résolument contemporaine, là où Valenciennes misait plus frileusement sur les mystères de l'Égypte, avec «Pharaon». Une programmation audacieuse dont on sait gré à Richard



Castelli, son commissaire, qui présente dans la petite sous-préfecture des créations remarquables pour la première fois en France, voire au monde. Mais qui pêche par un manque de propos. L'expo se présente comme un parcours sensoriel, une suite d'expériences interchangeables qui se dispense de toute mise en perspective critique. L'absence de cartels avec le nom de l'œuvre et de l'artiste renforce ce sentiment.

BALLETS D'AMPOULES. Au Garage, lieu vitrine de l'événement, on pouvait ainsi s'étourdir les yeux ouverts dans la brume épaisse bombardée de lumière stroboscopique du *Zee*, de Kurt Hentschläger, une expérience intense déconseillée aux épileptiques, «dream machine» éveillée où le cerveau dérouté génère son propre paysage. Ou se plonger dans la contemplation zen d'*Ondulation*, des Canadiens McIntosh et Maclan et ses dentelles complexes reflétées par l'onde miroitante agitée de vibrations. Dans les 2 000 m² du 360, ancien hangar reconverti pour les festivités, que les mauvais esprits rebaptiseront Pavillon EDF (sponsor et propriétaire de la friche), l'effet d'accu-

mulation est encore plus gênant, entre cabinet de curiosité et show-room de technologies lumineuses: ballets d'ampoules à incandescence de Christian Partos qui coulisent du plafond telles une colonie d'araignées, labyrinthes de LED d'Erwin Redl, ou 3D stéréoscopique à 360 degrés, aspiré dans les boyaux du canidé de Jean-Louis Bruyère qui revisite le mythe d'Actéon. Si l'articulation entre les différentes œuvres reste un mystère – peut-être leur dimension spectrale, qu'on retrouve dans l'écorché de caméra de Julien Maire ou le lit rougeoyant de Li Hui – l'exposition reste l'occasion rare de découvrir des œuvres inédites, comme le dernier film d'Ulrich Langheinrich, *Land II*, et ses paysages abstraits, creusés en relief dans la matière numérique, ou encore les aquariums suspendus de Ryuichi Sakamoto et Shiro Takatani et leur jeu d'eau, de brume et de projections. Entre l'exposition «Paranoïa» qui, après Créteil et Maubeuge, s'installe le 15 avril à la Gare Saint-Sauveur de Lille, et «Matière-Lumière» à Béthune, le public nordiste devrait toutefois finir par être l'un des plus affûtés en matière d'art numérique. ◀

MATIÈRE-LUMIÈRE jusqu'au 29 mai, à Béthune (62). Rens.: www.bethune2011.fr